

ANNE-SOPHIE NÉDÉLEC



RADIUM GIRLS



TOME 2

LE SCANDALE DES FILLES FANTÔMES



Leonard J. Grossman reposa lentement le combiné du téléphone. L'appel qu'il venait de passer à maître Raymond Berry, son confrère du New Jersey, le laissait sous le choc. Il avait enfin la confirmation que l'incroyable affaire qu'il devait traiter n'était pas la première en son genre. Plus encore, maître Berry lui avait confié le flambeau d'une mission que lui-même n'avait pas réussi à mener à bien.

L'avocat redressa sa haute stature et marcha jusqu'à la fenêtre. Le vent soufflait follement dans les rues de Chicago. Il s'engouffrait en bonds désordonnés entre les interminables rangées d'immeubles, propulsant les feuilles errantes contre les vitres. Dans les étages supérieurs, il gagnait en virulence et rugissait en se frayant un passage dans les étroites ouvertures ménagées pour amener un peu de fraîcheur à la pièce. À l'intérieur de l'office régnait la même effervescence. À quarante-six ans, Leonard Grossman dirigeait un cabinet réputé dont les bureaux dominaient la ville depuis l'immense Metropolitan Building. Signe du succès, il avait embauché depuis peu une assistante pour seconder Carol Reiser, sa fidèle secrétaire depuis de nombreuses années. Anita était inexpérimentée, mais remplie de bonne volonté. Elle ne serait pas de trop pour leur prêter main-forte sur cette étrange affaire.

L'avocat se laissa tomber dans son fauteuil et alluma un de ces minces cigares qu'il affectionnait. Fumer l'aidait à réfléchir ; son regard se perdait dans les volutes de ses exhalaisons tandis que son cerveau reliait mécaniquement les idées les unes aux autres. La veille, le cabinet Grossman avait reçu la visite de cinq anciennes ouvrières venues d'Ottawa, une petite ville rurale située à cent trente-cinq kilomètres de Chicago. Malades, et avec les plus grandes difficultés pour se déplacer, elles avaient besoin d'un homme de loi pour les représenter auprès de la Commission Industrielle de l'Illinois, afin d'obtenir la reconnaissance de leur maladie et espérer toucher une indemnité.

Le dossier s'avérait complexe. Ces femmes prétendaient souffrir de maux des plus divers suite à leur travail à Radium Dial, une firme où l'on peignait des cadrans de montre avec une peinture lumineuse à base de radium. Elles assuraient être des centaines dans ce cas. Certaines étaient d'ailleurs décédées. Parfois de manière si terrible que ces souvenirs les faisaient pâlir d'angoisse à leur récit. Mais les maladies s'étaient déclarées souvent des années après leur emploi, et prenaient des formes si différentes que les médecins doutaient de leur cause. Leonard Grossman, d'abord dubitatif, avait vu son intérêt redoubler lorsque Catherine Donohue lui avait affirmé se rappeler un article du *Ottawa Daily Times* évoquant un scandale provoqué par

une affaire semblable, une dizaine d'années auparavant, à Orange dans le New Jersey¹.

Intrigué, il avait accepté de les défendre. Ce n'était pas tant l'étrangeté de cette affaire somme toute plutôt morbide qui l'avait décidé, que l'état de santé de ces femmes. À trente-quatre ans, Catherine Wolfe Donohue, d'une maigreur effrayante, était incapable de se déplacer seule. Marie Rossiter marchait difficilement sur ses jambes gonflées de façon à peine concevable, les sœurs Glacinski n'étaient pas en meilleure forme, et le récit des opérations de Pearl Payne lui avait mis les larmes aux yeux. Si l'industrie était réellement responsable de leur condition physique délabrée, il était de son devoir de leur obtenir justice.

Aussitôt, il avait envoyé Carol et Anita au *Chicago Daily News*. De son petit boulot de pigiste, alors qu'il était étudiant, Leonard Grossman avait gardé quelques contacts dans la presse, bien précieux lorsqu'il s'agissait de trouver des informations. Restait une difficulté de taille : Radium Dial, la firme qui avait employé les plaignantes, avait disparu sans laisser d'adresse.

Les secrétaires s'étaient partagé le travail : Carol enquêtait sur le New Jersey, Anita sur Radium Dial. Carol avait été la plus rapide. Elle avait retrouvé l'article évoqué par Catherine Wolfe Donohue, et d'autres sur le sujet, qui leur avait permis d'identifier les protagonistes de l'affaire. Mais en définitive, le résultat s'avérait nul : maître Berry, son alter ego d'Orange, était muselé...

Leonard Grossman essaya de faire abstraction du chuintement du vent contre les carreaux et saisit la coupure de presse qui reposait sur le coin de son immense bureau. Soigneusement découpé dans le *Ottawa Daily Times* de juin 1928, le papier titrait : « Après une longue bataille juridique, les Radium Girls d'Orange obtiennent réparation. » Les « Cinq condamnées à mort » souriaient sur la photo qui illustrait leur victoire. Amère victoire, songea Leonard Grossman en se remémorant les paroles de Raymond Berry : « Ne cédez pas au compromis, avait-il dit. J'ai fait cette erreur, mais par pitié ne tombez pas dans ce piège. En dépit des sacrifices que cela impliquera pour vos clientes, ne succombez pas au mirage de l'argent immédiat. Il faut régler le problème de fond et arrêter ce massacre. »

Dans le New Jersey, les filles avaient reçu de l'argent, mais en contrepartie, la firme avait été déclarée non coupable et l'avocat n'avait plus le droit de l'attaquer. Erreur que Berry ne se pardonnait pas. Il avait alors implicitement confié à Leonard une mission. Celle que lui-même n'était pas parvenu à achever : la reconnaissance de l'empoisonnement au radium et l'arrêt pur et simple de l'effilage à la bouche dans les ateliers.

Leonard Grossman réfléchit un moment, le menton appuyé sur ses mains croisées tandis que l'orage éclatait au-dehors. L'audition des Ghost Girls — les Filles-Fantômes comme on les

¹ Voir le Tome 1. *L'Affaire des Cinq Condamnées à mort*

appelait à Ottawa — devant la Commission Industrielle de l'Illinois devait avoir lieu le 21 juillet, soit le lendemain. Évidemment, il ne serait jamais prêt. Le mieux était de demander un report. Leonard Grossman était désolé pour elles, mais il avait besoin de temps pour enquêter. D'autant que cette histoire comportait des zones d'ombre dès les débuts de Radium Dial...

Tout à coup, Anita déboula dans le bureau en faisant claquer ses talons. Il ne put s'empêcher de sourire en la voyant remettre précipitamment une mèche de cheveux bruns derrière son oreille, tout en déposant une liasse de feuillets à la main :

— Maître Grossman, voilà tout ce que j'ai pu trouver sur le passif de Radium Dial !

Visiblement, la jeune femme était plutôt fière d'elle.

— On se calme Anita, tempéra Carol qui entra à sa suite, la démarche chaloupée et le rouge à lèvres agressif.

On ne pouvait imaginer profils plus disparates. Carol affichait une maîtrise totale de ses émotions sous ses airs de vamp à la mise en plis impeccable et au maquillage légèrement trop prononcé. À l'inverse, Anita paraissait toute en sensibilité – sensiblerie aurait prétendu Carol — avec ses allures de frêle jeune fille sortie du couvent qui sursautait au moindre coup de tonnerre.

— Merci, Anita, dit l'avocat, je vais étudier tout cela.

Il saisit le dossier que la jeune femme avait commencé à constituer sur l'historique de Radium Dial et se plongea dans la lecture des notes, coupures de presse et actes officiels...

La Radium Dial Company avait été créée en 1917 à Chicago, comme filiale de la Standard Chemical Company. Cette dernière était le plus gros producteur de radium des États-Unis et avait besoin d'écouler ses stocks. La filiale s'était spécialisée dans la peinture au radium de chiffres lumineux pour les montres fabriquées par la Westclock Company, la Elgin Watch Company et la Springfield Watch Company. En 1920, elle s'était déplacée à Peru, toujours dans l'Illinois, pour se rapprocher de la Westclock. Mais, soupçonnée de débaucher les employés de la Westclock avec des salaires plus avantageux, Radium Dial avait dû déménager à une trentaine de kilomètres de là, à Ottawa.

D'emblée, la firme s'était avérée nettement moins regardante que son homologue du New Jersey sur nombre de points, à commencer par l'âge de ses ouvrières...

Catherine Wolfe sortit de la petite maison couverte de bardage blanc du 520 East Superior Street d'Ottawa et ferma doucement la porte. Il était tôt et son oncle et sa tante dormaient encore. Elle aspira une grande bouffée d'air frais et sourit, traversée par un vent de liberté. Catherine était orpheline. Elle avait perdu sa mère à l'âge de six ans, puis son père quatre ans plus tard, en 1913. Elle avait alors été recueillie par son oncle et sa tante, des gens charmants, mais assez âgés. Désormais, à dix-neuf ans, c'est elle qui prenait soin d'eux. De nature calme et posée, Catherine ne s'en plaignait pas, mais au fond, l'atmosphère de la maison était un peu austère et travailler à Radium Dial avec ses camarades lui offrait des moments autrement plus réjouissants.

Une jeune fille l'interpella en traversant la rue pour la rejoindre. Catherine sourit. Depuis près d'un an qu'elles avaient été embauchées par Radium Dial, Charlotte Nevins était devenue sa meilleure amie. L'adolescente avait pourtant trois ans de moins qu'elle, mais Catherine adorait son caractère enjoué et discret. À seize ans, Charlotte était la cadette d'une famille de six enfants et avait menti sur son âge pour intégrer l'atelier qui ne recrutait qu'à partir de dix-huit ans. Charlotte se défendait en disant :

— Je ne suis pas la plus jeune ! J'en soupçonne même certaines de n'avoir pas plus de onze ans...

De toute façon, la direction se montrait peu regardante sur ce point et s'accommodait tout à fait de ces entorses à la loi. La raison en était simple : les très jeunes filles étaient plus habiles que les femmes plus âgées. Pour autant, on leur demandait une qualité irréprochable. Le manuel édité par la compagnie ne laissait aucun doute quant à la rigueur exigée. Il était ainsi noté : « Nous attendons de vous que vous travailliez dur ; la paye est en conséquence élevée. Si vous n'avez pas l'intention d'œuvrer efficacement et soigneusement, vous n'êtes pas au bon endroit. » Mais Catherine et Charlotte s'étaient toujours montrées sérieuses et laborieuses : elles étaient au bon endroit.

Bras dessus, bras dessous, les deux amies prirent la direction du 1022 Columbus Street. La ville était calme, surtout à cette heure-ci. Catherine aimait Ottawa depuis qu'elle y avait été recueillie. Avec ses dix mille huit cents habitants, cette modeste commune rurale de l'Illinois, perdue au milieu des immenses plaines du Midwest, était le lieu rêvé pour mener la vie simple à laquelle elle aspirait. L'agglomération, remplie de verdure, était ponctuée de clochers surmontant les différentes églises où se recueillait une population composée pour sa grande

majorité de fervents catholiques à l'esprit libéral et durs à la tâche. Une mentalité qui en faisait l'emplacement idéal pour y implanter une entreprise d'envergure comme Radium Dial.

Catherine et Charlotte faisaient partie des premières employées, embauchées près d'un an plus tôt. Une cinquantaine de filles avait ainsi été engagée à l'atelier. Mais la demande avait augmenté rapidement si bien que, depuis quelques semaines, la firme recrutait en masse pour tenir la cadence. Le travail était bien payé, aussi la main-d'œuvre affluait. Les candidates étaient si nombreuses qu'on soupçonnait certaines de venir en touristes, simplement pour juger de l'effet de la peinture phosphorescente dans l'obscurité. Pour épater et appâter ces demoiselles, Mrs Reed, l'institutrice, avait en effet aménagé la chambre noire qui servait au contrôle de la qualité des cadrans, en petit salon avec vases à décor lumineux et motifs sur les murs. Elle formait les postulantes par groupe de dix, puis leur donnait à chacune un modèle de cadran pour voir comment elles s'en sortaient, et sur les dix, elle en gardait cinq. À ce rythme-là, elles seraient bientôt cinq cents à travailler pour la filiale.

Catherine sourit. Elle venait de reconnaître la crinière rousse de Peg Looney. Catherine et elle étaient allées à l'école paroissiale ensemble et continuaient à fréquenter l'église de Saint Columba. Adossée au mur en briques de l'ancien collège transformé en atelier, Peg semblait nerveuse. Dès qu'elle aperçut Catherine, elle se précipita à sa rencontre.

— Alors, c'est le grand jour ! la taquina Catherine.

— Si tu savais comme j'apprends, répondit Peg en gémissant. Je voudrais tellement décrocher ce job !

— Ne t'inquiète pas, tu t'es bien entraînée !

Peg haussa les épaules, peu sûre d'elle. L'adolescente venait d'une famille pauvre, voire très pauvre, d'Ottawa. Ses parents, d'origine irlandaise, logeaient entassés avec leurs huit enfants dans une bicoque exigüe auprès de la voie ferrée. Les enfants se partageaient deux chambres, à plusieurs par lit, les filles séparées des garçons par des draps accrochés au plafond. Cela ne les empêchait pas d'être une famille très unie, et Catherine, si solitaire dans la petite maison silencieuse de son oncle et sa tante, enviait la joie de vivre qui rayonnait chez les Looney. L'été, ils faisaient l'économie de chaussures en circulant pieds nus, mais n'avaient jamais souffert du mépris du voisinage. Au contraire, les Looney étaient appréciés pour leur bon esprit et leurs fous rires.

L'aînée des filles, Peg, était une élève brillante dont le plus grand plaisir à l'école consistait à lire le dictionnaire. Elle rêvait de devenir institutrice. Mais elle était encore jeune et avait décidé de laisser ce projet de côté, le temps d'amasser un peu d'argent pour sa famille. Le salaire élevé de Radium Dial serait le bienvenu avec la nouvelle bouche à nourrir qui s'annonçait dans

le ventre de sa mère.

Catherine lui avait expliqué d'avance comment s'y prendre afin de réussir l'examen d'embauche, mais cela n'avait pas complètement rassuré la jeune fille. Percevant l'inquiétude de son amie, Catherine glissa son bras sous le sien et, avec Charlotte, elles l'entraînèrent dans le bâtiment, se frayant un passage au milieu du flot des ouvrières.

Elles la laissèrent devant Miss Murray, la surintendante, une femme d'une quarantaine d'années un peu raide, mais visiblement bienveillante, qui recevait les nouvelles recrues. Puis elles continuèrent leur chemin vers l'étage, jusqu'à la salle où les attendaient leur petite table, leur chaise, leur pinceau et leur plateau de cadrans. Les peintres étaient réparties dans les anciennes classes du collège, où Catherine et Charlotte avaient la chance d'être placées côte à côte. Mr Reed, l'assistant de Miss Murray, surveillait les ouvrières chargées de peser la quantité de poudre de radium nécessaire à chacune pour la journée, avant de la verser dans un godet situé devant elles. Charlotte prépara son mélange dans un autre récipient et y trempa son pinceau japonais puis saisit prestement le poignet de Catherine.

— Qu'est-ce que tu fabriques ? demanda celle-ci en faisant mine de la retirer.

La jeune fille traça rapidement quelques traits avec la peinture verdâtre sur le dos de la main de Catherine et bientôt apparurent les longs pétales d'une marguerite.

— Pour porter chance à ton amie ! s'exclama-t-elle en souriant.

— Dites donc, mesdemoiselles, fit avec un petit rire un homme d'une quarantaine d'années aux lunettes sombres qui venait d'approcher. Vous vous amusez plus tard.

Les deux camarades sursautèrent et le regardèrent d'un air enjôleur :

— Pardon, Mr Reed.

Il leur adressa un clin d'œil et s'éloigna. Les filles pouffèrent :

— Je ne l'avais pas entendu arriver, s'exclama Charlotte.

— D'habitude, c'est lui qui ne nous entend pas ! renchérit Catherine.

La remarque eut pour conséquence de déclencher un fou rire chez Charlotte. En effet, Rufus Reed était quasiment sourd, mais il compensait ce handicap par une bonhomie qui le faisait apprécier de tout le personnel. Globalement, l'atmosphère était agréable et hormis la cadence soutenue, les jeunes filles avaient l'impression de passer un bon moment à l'atelier plutôt que de travailler.

N'oubliant pas qu'elles étaient payées à la montre, Catherine et Charlotte jugèrent qu'il n'était pas question de trainer plus longtemps. Elles s'installèrent, vérifièrent leur matériel, et attrapèrent chacune leur premier cadran de papier épais, monté sur un cercle de métal avec des crochets à l'arrière par lesquels il serait ensuite fixé au mécanisme de l'horloge. Avec leur

expérience, Catherine et Charlotte avaient été affectées aux « Scotty », les cadrans de trois centimètres de diamètre, les plus petits. À leurs débuts, elles avaient commencé en se faisant la main sur les plus gros, les « Big Ben Alarm Clock », de dix centimètres de diamètre. Puis, quand elles avaient gagné en dextérité, on leur avait confié les « Baby Bens » de cinq centimètres, et enfin les montres de poche « Pocket Ben » et « Scotty » de trois centimètres.

Tout en effilant son pinceau à la bouche, Catherine aperçut Pearl Payne, qui entra précipitamment et s'installait sans un mot à sa table, juste à sa gauche. Catherine resta perplexe. Pearl était la ponctualité même. Plus âgée que les autres, Pearl avait vingt-deux ans. Elle était mariée depuis peu avec Hobart Payne, un grand électricien particulièrement séduisant qui venait souvent la chercher au travail, suscitant les regards envieux des adolescentes qui s'échappaient à flots de l'atelier en fin de journée.

Le visage fermé de Pearl l'inquiéta.

— Quelque chose ne va pas ? demanda-t-elle en chuchotant.

La jeune femme sursauta, brusquement tirée de ses pensées.

— C'est ma mère, soupira-t-elle. Elle est à nouveau malade... Je vais devoir aller m'occuper d'elle.

Catherine esqua une grimace compatissante. Pauvre Pearl. Aînée de treize enfants, elle avait dû quitter l'école à treize ans pour gagner de l'argent pour sa famille. Mais, courageuse et obstinée, elle avait continué à suivre des cours du soir en parallèle pour terminer son collège et même une année de lycée. Puis la guerre avait été déclarée et elle avait décidé de passer un diplôme d'infirmière. Elle devait commencer une carrière à l'hôpital à Chicago lorsque sa mère était tombée malade. Pearl avait tout abandonné pour s'occuper d'elle, à Utica, à une vingtaine de kilomètres d'Ottawa. Quand elle s'était rétablie, Pearl était retournée au travail. Mais cette fois, elle avait opté pour un emploi de peintre de cadran dans le tout nouvel atelier d'Ottawa. C'était mieux payé qu'infirmière...

Catherine lui lança un sourire contrit et lui tendit un sachet en papier rempli de bonbons. Gourmande, elle gardait toujours des friandises et une bouteille de Coca-Cola décapsulée sur son bureau, entre un godet de poudre de radium et un autre de peinture luminescente déjà préparée. Pearl y plongea la main et la remercia d'un hochement de tête, puis elles s'absorbèrent toutes deux dans leur tâche.

Lorsqu'arriva la pause de midi, les filles se réunirent par petits groupes autour de leurs tables pour déjeuner. Catherine, Charlotte et Pearl avaient à peine sorti leurs sandwiches que Peg déboula dans leur salle.

— Je suis prise ! claironna-t-elle à tue-tête.

Catherine se leva et la serra dans ses bras :

— J'en étais sûre !

— Vous mangez ici ? s'étonna Peg.

— C'est plus simple, expliqua Charlotte.

— Elles veulent se faire bien voir de Mr Reed, ajouta une très jeune fille brune d'un air malicieux.

— C'est surtout plus rapide que de rentrer chez soi, et plus économique que d'aller au coffee shop ! rétorqua Charlotte.

Mr Reed et son épouse Mercedes, l'institutrice de l'atelier, déjeunaient dans leur bureau du rez-de-chaussée. La surintendante faisait de même. Si bien que la plupart des ouvrières avaient suivi leur exemple.

Peg désigna la brunette qui s'était jointe à elles :

— Mais dis donc, ils embauchent des bébés chez Radium Dial !

Le « bébé » haussa les épaules et lui tira la langue d'un air espiègle, ce qui eut pour conséquence de déclencher un fou rire parmi la petite bande. Peg n'avait pas tort. Mary Vicini, qui venait à peine de fêter ses quatorze ans, avait été engagée un an plus tôt, en même temps que Catherine. Un vrai bébé en effet !

— Je m'en fiche, c'est moi la plus rapide ! répondit l'intéressée avec un sourire malicieux.

Puis elle colla son chewing-gum sur la table, sans se soucier le moins du monde de la poudre de radium qui la couvrait.

— Oh, ça va ! s'exclama-t-elle en voyant l'air dégoûté de Peg. On en mange tout le temps en effilant nos pinceaux, alors un peu plus, un peu moins. De toute façon, le radium n'a pas de goût ! Et puis je n'ai qu'un chewing-gum pour la journée et mâchouiller m'aide à me concentrer...

Peg restait déroutée :

— C'est bizarre tout de même... On ne sait pas trop ce qu'il y a dans cette peinture. Mais quand j'ai posé la question à Mrs Reed, elle en a lapé une pleine cuillère pour me prouver que ça n'était pas nocif, alors...

Ce disant, elle saisit une rondelle de cornichon tombée du sandwich d'une des filles sur la table et l'engloutit.

— Installe-toi, proposa Catherine en lui désignant une chaise.

Peg se tortilla. Elle n'avait rien amené à manger, et n'avait sans doute pas un sou en poche pour s'acheter quoi que ce soit à grignoter. Catherine lui tendit la moitié de son casse-croûte :

— J'en ai trop, affirma-t-elle pour couper court à la gêne de son amie. Autant partager !

— Après, on te montrera nos créations artistiques, dit Charlotte tandis que Pearl et Mary éclataient de rire.

Peg sourit, intriguée et soulagée d'être si facilement adoptée par le petit groupe.

Dès qu'elles eurent fini de dévorer leurs sandwiches, les anciennes entraînent Peg dans la chambre noire utilisée pour vérifier la perfection de leurs traits sur les cadrans. Elles avaient pris soin d'apporter leurs pinceaux et un godet de peinture fluorescente. Dans la pièce régnait un joyeux brouhaha. D'autres groupes étaient déjà occupés à colorer les boutons de leurs chemisiers, leurs boucles de ceintures ou à tracer des tatouages lumineux sur leur peau.

— Toi, je te dessine un collier de fleurs ! déclara la petite Mary en saisissant son pinceau.

— Je m'appelle Peg, répondit machinalement l'interpellée, émerveillée de ces tatouages phosphorescents qui bougeaient au rythme de leurs mouvements. Mais... vous avez le droit de faire ça ?

— Ne t'inquiète pas, la rassura Catherine, tout en se peignant des bagues extravagantes sur les doigts. Miss Murray et Mr Reed se montrent assez coulants à ce sujet. Tant qu'on travaille bien, ils nous laissent nous amuser.

— Mais... mais la peinture coûte cher et vous la gâchez, reprit Peg, pour qui l'économie était un mode de vie.

— Radium Dial fait de gros bénéfices grâce à nous, renchérit Charlotte, alors...

— Oh, je sais ! s'exclama tout à coup Peg en se frappant le front du plat de la main.

— Eh ! Ne bouge pas ! s'écria Mary toujours occupée à lui dessiner des marguerites autour du cou.

Tandis que ses camarades la regardaient d'un air intrigué, Peg continua :

— Je vais emporter un peu de peinture à la maison pour recouvrir les boutons de porte. Comme ça, la nuit, les petits pourront se rendre aux cabinets sans me réveiller !

La joyeuse bande de filles éclata de rire. Avec une nouvelle recrue comme Peg, nul doute qu'elles allaient bien s'amuser...